

— Adieu, mademoiselle de Saint-Hyrem, dit-il, je me rends auprès de Mme la comtesse du Luc, ma femme !

Puis après un nouveau salut il sortit sans se retourner.

Diane de Saint-Hyrem eut un moment de rage folle ; elle fit un bond de panthère pour s'élançer, mais soudain elle se laissa retomber mollement sur les coussins, et fixant sur la porte par laquelle était sorti le comte, un regard chargé de haine et de honte, tandis qu'un sourire d'une expression étrange plissait les commissures de ses lèvres pâles :

— Tu m'échappes cette fois, murmura-t-elle d'une voix sourde. Va, cours rejoindre ta femme, mais sans cœur ! Mais, quoi que tu fasses, j'en jure Dieu, tu seras à moi, duissé-je, pour y réussir, passer sur le cadavre de celle que tu me préfères !

.....
A la tombée de la nuit, le comte du Luc monta à cheval, quitta le château, suivi d'un seul domestique, et se dirigea vers le château de Viry, propriété de M. de Barbantane.

La scène qui avait eu lieu entre lui et Diane de Saint-Hyrem avait fait oublier sa jalousie à Olivier ; le baiser donné par lui dans un moment de voluptueux égarement à la séduisante sirène lui pesait comme un remords. Il se sentait coupable sinon de fait, du moins d'intention envers sa femme.

Cette première faute qu'il avait commise par un entraînement fatal, jetait une ombre sur son amour, jusque-là si pur pour Jeanne. Il voulait la voir, la presser sur son cœur, purifier par ses saintes caresses le double baiser, âcre, brûlant, qu'il avait donné et reçu d'une autre femme ; effacer ainsi la trace de la faute à laquelle il avait failli succomber.

Comme première punition, il s'imposa la tâche bien dure pour lui cependant, de ne pas dire un mot à la comtesse des faits qui s'étaient passés au château pendant son absence ; ce qu'il y eut de plus méritant, ce fut qu'il tint strictement la parole qu'il s'était donnée à lui-même.

L'arrivée imprévue du comte du Luc au château de Barbantane, causa une douce et joyeuse surprise à la comtesse. Elle était loin d'espérer un si grand bonheur.

Olivier fut charmant ; il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner.

La blessure de M. de Barbantane était grave, cependant, après la levée du premier appareil, le chirurgien, appelé en toute hâte et qui passait pour un habile homme, avait répondu de la guérison du vieux seigneur. A la vérité, le traitement serait long, mais il n'y avait aucune crainte à conserver.

Le comte et la comtesse demeurèrent quelques jours auprès du malade, puis, lorsqu'ils eurent reconnu que les prévisions du chirurgien étaient justes, s'étaient réalisées, que tout danger avait disparu, il prirent congé de M. de Barbantane et retournèrent de compagnie à Mauvers.

Pendant le trajet, le comte se résolut à avouer à sa femme quels motifs lui avaient fait quitter le château.

Il lui raconta dans les plus grands détails comment son nom, sa position dans le parti huguenot, à cause du rôle important que son père avait joué parmi ceux de la Religion, exigeaient impérieusement qu'il ne demeurât pas indifférent devant les événements graves qui se préparaient, en dernier lieu, il lui annonça qu'il avait été choisi pour être un des députés de la noblesse protestante qui devaient, au nom du parti, adresser de respectueuses remontrances au roi Louis XIII et à la reine-mère.

Madame du Luc pâlit plusieurs fois pendant le long récit

de son mari, un pressentiment douloureux lui serrait le cœur, mais elle avait l'âme trop grande pour dissuader Olivier de faire ce qu'il considérait comme un devoir.

— Les roses de notre bonheur sont effeuillées jusqu'à la dernière, murmura-t-elle d'une voix douce et plaintive en étouffant un soupir. maintenant, il me faudra sans cesse trembler sur vous, mon cher seigneur !

— J'espère, dit le comte, qui n'en croyait pas un mot, que tout cela finira mieux que nous ne le supposons ; le roi comprendra la justice de nos remontrances ; il verra le gouffre dans lequel d'ineptes favoris veulent plonger notre malheureux pays, il fera droit à nos réclamations.

— Non, Olivier, répondit la comtesse en hochant tristement la tête, ne vous leurrez pas d'un espoir impossible à réaliser ; il n'en sera pas ainsi ; cela finira par une guerre d'autant plus terrible qu'elle sera faite entre frères.

— Une guerre ! oh ! vous vous abusez, Jeanne.

— Non, Olivier ; je ne m'abuse pas ; je ne vois malheureusement que trop clair ; bientôt vous reconnaîtrez...

— Qui vous fait supposer cela ?

— Ecoutez, Olivier, M. le comte de Fargis, mon père, était un homme de grand sens, n'est-ce pas ?

— Certes ! Jeanne, et qui plus est, d'une vaste intelligence.

— Eh bien ! savez-vous ce qu'il avait coutume de dire ? Ces mots ont été si souvent répétés devant moi, qu'ils sont demeurés gravés dans ma mémoire, M. de Fargis disait ceci ; écoutez-moi bien Olivier ?

— Je suis tout oreilles, ma chère Jeanne.

— La France, par sa position topographique, par son climat, par les mœurs et le caractère de ses habitants, est un pays essentiellement catholique ; elle veut surtout le gouvernement d'un seul, comme toutes les agglomérations d'hommes de race gallo-romaine. Les protestants sapent par la base, sans s'en douter eux-mêmes, les principes monarchiques ; discutent les faits ; égalisent les droits, les devoirs ; allument des lumières qui, s'ils n'y prennent garde, deviendront des torches dévorantes par lesquelles ils seront eux-mêmes consumés ; en un mot, pour eux la « chose publique » est le gouvernement de plusieurs, et non celui d'un seul : l'appel à tous les talents, à toutes les intelligences ; ils convient la foule à participer à l'œuvre générale, qu'ils poursuivent sans relâche, et ouvrent ainsi des débouchés terribles à toutes les aspirations, à toutes les convoitises, à toutes les ambitions.

Quelle que soit la force des protestants en France ils succomberont parce que le pays tient à ses vieilles croyances et sacrifiera tout pour les maintenir. Le protestantisme, c'est la révolte de ce que ses partisans supposent être le droit, contre le fait reconnu légitime.

Les hommes meurent, les dynasties s'éteignent ; le fait reste debout et triomphant. Catherine de Médicis l'avait bien compris, lorsqu'elle imagina la sinistre tragédie de la Saint-Barthélemy qui ne réussit qu'à moitié ; Henri IV, ce héros, ce roi de génie, le comprit si bien lui aussi, que, s'il n'avait consenti à se faire catholique, malgré ses succès et l'amour du peuple, jamais il n'aurait été roi de France.

Le protestantisme est possible en Suisse qui est un pays de montagne, dans la froide et égoïste Angleterre, dans la brumeuse Allemagne, mais en France nous avons le cœur trop chaud, l'esprit trop futile, l'âme trop généreuse, l'intelligence trop curieusement vaste, pour que jamais le protestantisme réussisse à être autre chose que le schisme, sans importance, d'une mino-